

Fragments d'Anne-Lise

Liberation
21.10.2004
21.10.2004

**Comment être analyste après Auschwitz?
Pierre Vidal-Naquet a lu Anne-Lise Stern.**

ANNE-LISE STERN

Le Savoir-Déporté. Camps, histoire, psychanalyse

Seuil, «La Librairie du XXI^e siècle», 335 pp., 22 €.

Anne-Lise Stern a quatre-vingt-trois ans, est psychanalyste, et, comme juive a été déportée, il ya soixante ans, à Auschwitz, d'où elle est revenue, via Raguhn et Theresienstadt au début de juin 1945. Elle était allemande, et n'était juive qu'au regard d'autrui, suivant le mot de Sartre. Elle avait commencé sa médecine en France et même changé de «langue maternelle»; elle est devenue française et affronte chaque jour son passé.

Avant de lire ces textes fascinants (et ce mot n'est pas un anglicisme pour passionnants, même s'ils le sont aussi), lisez pour vous mettre en condition la belle introduction – mieux qu'une préface – de Nadine Fresco (historienne) et Martine Leibovici (philosophe). L'une a été la biographe de Rassinier, l'autre est l'auteur d'un livre sur Hannah Arendt. On est entre l'Allemagne hitlérienne et la France, et le récit est analyse.

A Mannheim, en Allemagne, le père d'Anne-Lise était un psychiatre, conseiller municipal socialiste. Après une première arrestation, il a l'intelligence, au sortir de la prison, de fuir en France avec sa femme Käthe et sa fille dont le prénom était alors allemand: Anneliese.

Le nom d'Anne-Lise Stern m'est familier depuis 1969. Elle avait adressé une réponse cinglante et sanglante à deux psychanalystes qui, sous le pseudonyme d'André Stéphane, avaient publié un *Univers contestationnaire* qui se voulait un dévoilement de mai 1968.

Elle évoque le SS qui disait à une juive qui transmettait cette évidence: «*La guerre est finie*»: «*Comment, tu es juive et tu mens par-dessus le marché!*» Nous étions en mai 1945.

Si Anne-Lise Stern use parfois de ce qu'elle appelle la «*phrasure lacanienne*» – elle a été analysée par Lacan –, c'est extrême-

ment rare et toujours accessible même au béotien que je suis. Qu'il s'agisse du voyage, de la survie à Auschwitz, de l'arrivée à Theresienstadt – cette ville-piège que «*le Führer avait offerte aux Juifs*» mais qui est effectivement, en avril 1945, l'anti-chambre de la liberté –, le livre d'Anne-Lise Stern atteint les sommets de la littérature concentrationnaire, Primo Levi, *Ravensbrück* de Germaine Tillion, *le Grand Voyage* et *Quel beau dimanche* de Jorge Semprun; il rejoint parfois *Shoah* de Claude Lanzmann.

Auschwitz est un lieu où le réel était venu, selon la formule de Piera Aulagnier, «*télescoper le fantasme*». L'illusion dura peu, mais elle exista.

Arrivée à Auschwitz, Anne-Lise voit deux silhouettes gris-vert qui longeaient le chemin, une femme en uniforme, de grands cheveux châtain flottant sur l'épaule, et un jeune SS. La fille roulait des hanches et levait le menton vers lui en riant. Ils ne se «*donnaient pas le bras, mais tout de même, cela ne pouvait être des bourgeois puisqu'ils ressemblaient à des amoureux*». Et, peu après, on lit: «*Et aussitôt, ce furent des hurlements indescriptiblement sauvages.*» Ce récit a été fait souvent, mais peut-être pas au point de plonger le lecteur dans la «*terreur magique*» que je ressens en le lisant.

Tout survivant à un camp d'extermination peut se considérer – être considéré non – comme un privilégié. Anne-Lise a côtoyé ce que Primo Levi appelle la «*zone grise*»; il s'en est fallu de peu qu'elle devienne *Blockowa*. Elle n'est pas seulement analyste, sachant jouer tout comme une autre de «*l'objet a*», elle est un écrivain.

Écoutons-la décrire une petite *Lauferin*, détenue employée à porter des messages: «*Dans ses yeux se superposaient de façon poignante la malice, la fierté d'une enfant qui détient une responsabilité au-dessus de son âge et une détresse de pauvre petit animal.*» Être et ne pas être analyste après avoir été à Auschwitz sont également impossibles. Entre ces deux impossibilités, Anne-Lise Stern a su trouver un chemin.

PIERRE VIDAL-NAQUET